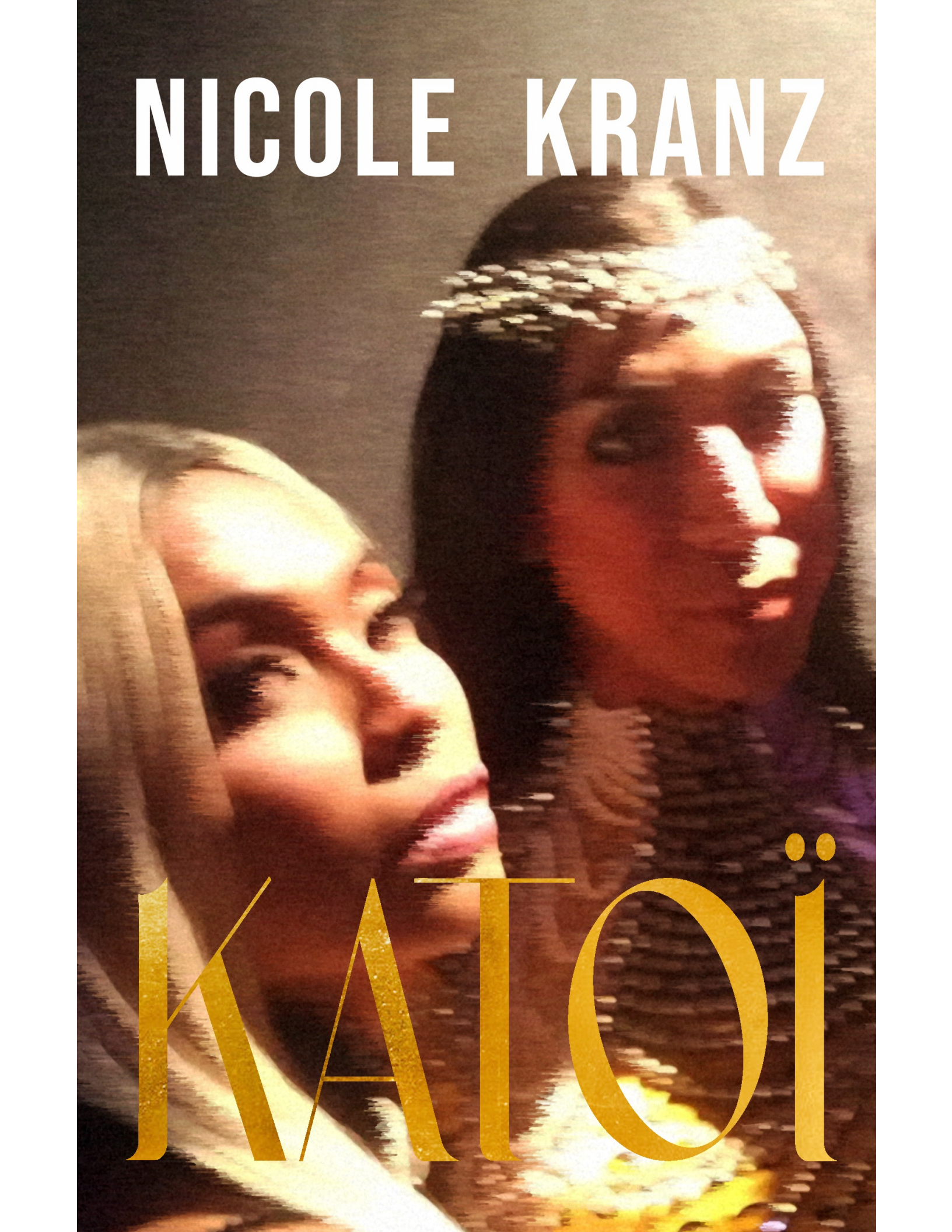




NICOLE KRANZ

KATOI

Nicole Kranz

Katoï

© Nicole Kranz, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-6559-8

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Enfant, je pense avoir toujours voulu être une femme. Renier son sexe à l'âge de cinq ans n'est pas anodin. C'était seulement pour faire plaisir à mes parents, que je jouais à Rambo, aux Incorruptibles ou à d'autres personnages violents avec les garçons de mon âge.*

\*

Je n'ai jamais eu de problèmes psychiques ni physiques, à part quelques chutes de vélo qui m'ont coûté deux petites cicatrices, une sur le front et l'autre au genou droit. Rien dans ma jeunesse ne me prédisposait à un tel destin. Mon premier film érotique à 12 ans était « Emmanuelle ». Je ne trouvais pas l'héroïne particulièrement belle, mais certaines scènes m'ont incité à toucher mon sexe. Involontairement, je sentais celui-ci se durcir et il me semblait naturel d'y ajouter un va-et-vient de la main droite afin d'éjaculer comme tous les garçons prépubères. J'étais donc bien né garçon.

Jacques, mon père, était ambassadeur. Mon enfance se déroula dans les quatre coins du monde : du pays le plus riche comme les États-Unis, aux pays les plus pauvres tels que le Brésil ou La Côte d'Ivoire. J'avais à peine eu le temps de prendre mes marques, que nous devions déjà refaire nos valises. Cette vie nomade ne m'importunait que très peu. Pas le temps de réfléchir, pas le droit d'avoir des choix. Je suivais le mouvement accompagné de mes deux cadets : ma sœur et son jumeau. Nous étions une troupe de théâtre à nous cinq. Nous parcourions le monde parmi des cultures insolites, des langues que nous ne comprenions pas, des coutumes tribales si étrangères à nos contrées.

\*

Evelyne, ma mère, artiste ratée, avait du mal à se soumettre au statut de « femme d'ambassadeur ». Les mondanités ne l'intéressaient pas. Elle n'aimait pas recevoir. Organiser les dîners officiels était pour elle un supplice, mais elle se pliait au jeu sans ronchonner. Elle détestait cuisiner mais insistait pour aider la gouvernante. Elle ne voyait pas pourquoi celle-ci devait être à notre merci 24h sur 24. Revendicatrice et vraie socialo dans l'âme, ma mère menait son combat

contre la maltraitance des êtres humains, au sein même de son monde petit-bourgeois.

Chaque dîner à l'ambassade virait au fiasco. Jamais assez à manger, jamais bon non plus ! Nous, les enfants, étions également conviés aux festivités. Je me rappelle encore les regards échangés avec ma sœur et mon frère lorsque notre mère s'efforçait de nous faire ingurgiter ce qu'elle avait préparé. Ses convives grimaçaient à la vue d'une choucroute servie par 30 degrés à l'ombre.

« Nous sommes en France à l'étranger après tout ! Voici un plat typiquement de chez nous. Bon appétit ! » disait-elle avec son sourire contagieux.

En fin de compte, les convives repartaient heureux d'avoir fait la connaissance d'une femme au naturel déconcertant qui apportait un peu de gaieté dans l'univers si austère de la diplomatie. Mon père ne lui en voulait pas. Il appréciait d'ailleurs son côté artiste, cela en devenait un atout. Personne n'oubliait la femme de l'ambassadeur, quel que soit le pays où il exerçait.

Vincent et Julie avaient deux ans de moins que moi. J'étais nommé d'office « le grand frère ». Je voulais me montrer à la hauteur. Ils ont presque toujours suivi mes conseils. À la suite des premières bagarres de Vincent, au lycée français, je lui avais dit : « Défends-toi comme tu peux, mais il est plus intelligent de mener le combat par les mots que par les poings. »

À de nombreuses reprises, je l'ai vu se bagarrer durant la récré. Rien à faire, les mots ne serviraient à rien et Vincent reviendrait plus d'une fois, la figure amochée.

Julie me consultait pour d'autres raisons. J'aimais sa compagnie, nos conversations étaient plus centrées sur sa tenue, par exemple. Quelle paire de chaussures mettrait-elle avec la robe rose que notre mère lui avait achetée la veille ? Elle me faisait des défilés de mode, installait dans sa chambre une estrade, marchait dessus telle un mannequin en posant une main sur sa hanche, au son d'une musique entraînante. Elle créait un décor féérique et son univers m'enchantait. Celui de mon frère, beaucoup moins. Dans sa chambre régnait un désordre ahurissant. Comment pouvait-il s'y retrouver ? Son monde me paraissait brutal, constitué de soldats et de stratégies guerrières. Si Ken existait dans le monde de Vincent, il serait officier dans la Légion, violerait Barbie et la tuerait pour la faire taire à jamais. Non, vraiment, son monde n'était pas le mien.

Dans ma chambre, mes livres étaient rangés sur la commode, mon bureau propre, mes devoirs terminés à l'heure, mes cahiers préparés dans mon cartable pour le lendemain. J'étais un bon élève, je ne créais pas d'embrouilles. Je ne criais pas. Je ne m'affirmais pas. Je m'intéressais à l'histoire, à la géographie, je voulais en savoir plus sur le pays où nous vivions. J'écoutais papa raconter les événements de sa journée. Je ne jouais pas avec les poupées de ma sœur ni avec les soldats de mon frère. J'ai très vite appris à jouer à des jeux cérébraux. Jeu d'échecs le soir après le dîner ; c'est mon père qui m'enseigne les règles. Jeu de cartes avec ma mère, elle adorait les parties de belote.

Nous étions une famille harmonieuse, les discussions autour de la table étaient ouvertes, sans trop de tabous. Des croyances certes, mais pas d'obligation d'aller à l'église tous les dimanches. Mes parents n'étaient pas comme tant d'autres blancs, cathos, prompts à juger tous ceux qui n'appartenaient pas à cette caste.

À mon adolescence, ma mère s'est tout de même inquiétée :

« Léo, tu as treize ans. Et je te trouve si différent des autres. As-tu une petite amie à nous présenter, un copain d'école que tu aimerais inviter le week-end à la maison ? »

J'avais treize ans, je ne rêvais que d'une chose : me transformer en princesse et me prénommer Joséphine !



*J'avais treize ans, une sexualité encore vierge, je regardais les filles sans trop d'intérêt et les garçons avec un peu de honte. J'avais d'ailleurs tendance à baisser la tête lorsqu'un jeune homme me regardait, ne serait-ce que pour me demander l'heure. Je ne m'expliquais pas cette gêne.*

\*

Nous venions d'atterrir à Bangkok, mon père y avait obtenu le poste d'ambassadeur. Je n'avais encore jamais mis les pieds en Asie. Nous avions vécu jusqu'à présent en Europe, en Afrique, en Amérique du Nord et du Sud.

Dès mes premiers instants dans ce pays, je fus fasciné par la beauté des Thaïlandais. Femmes et hommes confondus, avaient la même finesse de traits et la même délicatesse dans leurs gestes. Des yeux charmeurs et rieurs. Tout le contraire des hommes latins, chemise ouverte, torse poilu, qui se pavanaient sur les plages de Rio de Janeiro. Ici, les hommes étaient totalement imberbes, cheveux noirs et lisses. Pas d'obèses comme j'ai pu en voir si souvent dans le Midwest américain. Cette ethnie m'avait aussitôt séduit.

Nous habitions au bord de la rivière Chao Phraya. Le 35 Rue de Brest, Charoen Krung Soi 36, Charoen Krung Road, Bang Rak. Je n'avais jamais vu une adresse aussi longue. Impossible de la retenir. Je l'avais inscrite dans mon agenda d'école, ainsi je pouvais sans difficulté retrouver mon chemin.

C'était une belle demeure. Sans doute la plus belle que nous ayons eue. Le roi, Rama V, l'avait offert à la France en 1875 et depuis elle avait toujours arboré avec fierté, son statut d'Ambassade. Elle était meublée avec goût, mais avait l'air un peu désuet. Le temps s'y était arrêté dans un passé scintillant mais révolu. Le Lycée français était à une vingtaine de minutes en voiture. Anun, le chauffeur nous y emmenait chaque matin. Ma mère venait nous rechercher à la sortie des cours en le laissant repartir.

« Vous pouvez rentrer, Anun. Nous allons nous promener. Nous reviendrons à la maison par nos propres moyens. Merci. »

Nous nous déplaçons pour la plupart du temps en tuk-tuk. Maman n'aimait pas abuser d'Anun : « Il a autre chose à faire que nous attendre à chaque coin de rue. »

Elle nous emmenait visiter la ville, les devoirs pouvaient attendre. Nous croisions des bouddhas, énormes, imposants, recouverts d'une couche d'or, couchés, debout, assis, encore couchés, il y en avait partout.

« Découvrir la ville en transports publics et à pied sont les seuls moyens de vraiment se familiariser avec un endroit. Il faut se perdre pour mieux retrouver son chemin ! » nous disait-elle en souriant.

J'adorais maman. C'était une femme aimante. Je n'ai jamais manqué de son amour. Son temps libre, elle le partageait entre nous et sa passion : la sculpture.

Chaque maison où nous habitions recélait une pièce dédiée à son art. Nous ne pouvions y entrer sans son autorisation. J'entendais sa frustration, dans le couloir, lorsque son instinct créatif avait un peu de peine à s'exprimer : « J'en ai marre, c'est NUL, NUL, NUL ! » criait-elle. Un jour, j'avais cru la voir, les yeux remplis de larmes, quittant son atelier : « Ne me pose pas de questions Léo, je suis déçue par mon travail. » Elle avait laissé la porte entr'ouverte. Je risquais un œil, aperçus au loin de la terre sur le parquet et sur le socle, une immense sculpture. Elle était magnifique. Une femme, imposante. Maman adorait sculpter les femmes. Elle les coulait en bronze et nous disait que la sculpture se déclinait le mieux dans cette matière. Elle expliquait qu'en la touchant, on pouvait ressentir toute la vie d'un être humain, les courbes, les creux du visage, les pieds marqués par l'épreuve. Je touchais souvent les œuvres de maman qui ornaient le salon. Je ne comprenais pas tout du corps féminin. Je me demandais pourquoi les hommes éprouvaient tant de désir à parcourir ces formes appétissantes, ces seins parfois fermes, parfois tombants, ces fesses rondes et démesurées. Moi, je n'étais attiré que par ce qui était filiforme. L'excès me faisait peur, la quasi-inexistence de rondeurs d'un être humain m'excitait terriblement.

Je me masturbais beaucoup, mais je crois bien que tous les garçons de mon âge en faisaient autant. Découvrir son corps par soi-même reste encore le seul moyen de s'aimer réellement, de connaître ses envies, de fantasmer sur ses futures conquêtes. J'essayais, en fermant les yeux, de penser à Zoé. Nous étions dans la même classe. Je trouvais son visage charmant : pas un bouton d'acné, des



longs cheveux bruns bouclés, des taches de rousseur au bout du nez. Je fermais les yeux et l'imaginai en train de m'embrasser. Mon sexe ne répondait pas. « Allez mon vieux, fais un effort, suis mon désir, celui d'embrasser Zoé sur la bouche et avec la langue ! » Je me parlais à voix basse, assis sur les toilettes au sous-sol où personne ne me surprendrait.

\*

Je pense n'avoir jamais été très beau. J'avais probablement du charme. Mes sourcils noirs accentuaient le vert profond de mes yeux, un grain de beauté ornait mon nez pointu qui surplombait une bouche gourmande, paraît-il, une bouche de femme, m'avait-on dit. À treize ans, j'étais déjà assez grand, presque aussi grand que papa. J'allais sans doute le dépasser. J'étais né maigre, un maigre qui ne grossit pas. Je mangeais comme un sportif de haut niveau, sans un bourrelet au niveau de la taille. Je faisais essentiellement du sport à l'école, sans obtenir aucune masse musculaire. Les autres garçons se moquaient de moi, me traitaient de gonzesse. Je n'étais pas très bien dans ma peau. En plein âge ingrat, jeune et disproportionné. Difficile pour moi de me camper en tant que mec.

Mon copain Bruno était arrivé en Thaïlande à la même époque que moi. Son père travaillait pour une multinationale. Comme moi, il avait déjà habité dans de nombreux pays. Il était facile pour lui de se faire des amis et de s'en défaire au gré de ses déplacements. Pour moi, cette question d'attaches était plus sensible. Je restais toujours en contact avec les relations que j'avais nouées dans les autres pays, de peur de me retrouver seul un jour. J'envoyais des cartes postales, des vœux pour les anniversaires ou pour Noël. Garder ces liens m'était indispensable. Bruno était un chic type. Il ne se prenait pas la tête, ne se posait pas, comme moi, de questions existentielles. Il passait la plupart de son temps à rêvasser au lieu d'étudier. Bruno était certainement un artiste dans l'âme. Il aimait écrire des poèmes, admirait les sculptures de maman, ce qui la flattait. Depuis leur première rencontre lors d'un dîner familial, maman n'avait dit que des compliments sur Bruno : « Il est si gentil. Enfin, tu nous présentes quelqu'un de bien, éduqué, érudit et si charmant. »

Oui, Bruno était tout cela. Ça m'agaçait, mais il était important pour moi d'avoir un ami. Il était sûr de lui, avait toujours le mot juste, celui qui fait rire ou celui qui émeut. Moi, j'étais toujours à côté de la plaque. À force de ne faire rire ou de n'attendrir personne, je me vouais à un mutisme latent mais réconfortant.

Ne plus rien dire m'empêchait de me ridiculiser, de ressentir à nouveau ce mal-être. Et mes parents, dès lors, n'auraient plus honte de moi.

Lorsque Bruno venait à la maison, je lui faisais une place à table, je le laissais prendre ses aises et devenir le centre de l'attention. Mes parents adoraient rencontrer nos copains d'école ; ils se disaient que leurs enfants étaient normaux, qu'ils n'avaient aucun problème d'intégration. Je me cachais derrière Bruno, rien de plus. Je me cachais afin de ne pas leur montrer qui j'étais. Je ne le savais pas moi-même. Je n'étais pas en harmonie avec mon corps ni avec mon esprit. Je me faisais l'effet d'être une vache avec une tête de chien. Dieu m'avait mal fait. Une constitution étrange qui m'empêcherait de vivre comme tout le monde.

Fallait-il que je me force à devenir comme Bruno, ancré dans sa masculinité pubère ? Fallait-il rentrer en conflit avec d'autres garçons pour revenir de l'école couvert de bleus, comme Vincent ? Fallait-il sauter sur toutes les filles qui bougent ? Parler un langage grossier afin de me faire mieux respecter ? Comparer la longueur de mon sexe avec celui des autres pour me faire accepter d'eux ? Peut-être... J'y pensais le soir en m'endormant et je me réveillais le lendemain avec la même image : une belle Joséphine.